Le Grand Livre des idées reçues

Pour démêler le vrai du faux



AVANT-PROPOS

Je me suis gardé de faire de la vérité une idole,
préférant lui laisser son nom plus humble d'exactitude.

Marguerite Yourcenar, *L'Œuvre au noir*

Issues de la tradition ou de l'air du temps, mêlant souvent vrai et faux, les idées reçues sont dans toutes les têtes.

Qu'il s'agisse de société, d'économie, d'environnement, de santé, d'éducation, de culture, de sciences, voilà bientôt dix ans, que nous explorons ces idées reçues, dix ans que nous demandons à des auteurs spécialisés, chacun dans leur domaine, de démêler le vrai du faux, en nous gardant de cette vérité toute faite érigée en idole.

Le Grand Livre des idées reçues est le fruit de ce long cheminement. Il nous a permis au fil du temps de passer au crible plus de 3 000 idées reçues et de vous présenter ici celles qui nous sont apparues les plus communément répandues. Certaines vous paraîtront plus « difficiles » que d'autres. Elles peuvent mériter qu'on s'y attarde un peu : nous n'avons pas voulu simplifier… et remplacer une idée reçue par une autre. D'autres peuvent vous donner l'envie d'aller plus loin : les ouvrages cités en fin de chapitre vous aideront à les creuser plus avant.

Comment, au terme de ce parcours ne pas rendre hommage à ces 132 experts qui ont spontanément adhéré à notre démarche : se refuser de dispenser, à partir de quelque tour d'ivoire, une vérité venue d'en haut, mais partir de vous, de ce que vous avez pu lire ou entendre, de tous ces échos quotidiens de la vie, de toutes ces opinions convenues, de tous ces « on-dit », pour vous rapprocher d'une réalité aussi exacte que possible, à travers une analyse nuancée des connaissances actuelles.

Cet ouvrage est une invitation à changer d'angle, à dépasser l'apparente simplicité de l'idée reçue, pour réfléchir loin de tout prêt à penser.

Marie-Laurence Dubray
Éditeur

Sommaire

Société

p. 17

Économie

p. 99

Nature & Environnement

p. 149

Politique & Géopolitique

p. 203

Tourisme

p. 297

Santé & Bien être

Psychologie & Éducation

Sciences & Nouvelles technologies

p. 537

Loisirs & Culture

p. 585

Histoire

p. 649

Religion(s)

p. 693

Grandes figures

p. 759

Insolite & Grandes énigmes

p. 843

Annexes

p. 911



Extraits

« Une fille préfère toujours son père. »

Aujourd'hui, quand un homme a une fille, il se réjouit, il le souhaite.
Une grande majorité d'hommes aime avoir des filles.
C'est une grosse différence avec autrefois.
Les pères n'attendent plus un garçon puisqu'il n'y a plus de transmission de nom ni de patrimoine. Ils envisagent désormais de manière positive le lien avec leur fille, ce qui n'était pas le cas auparavant.

Françoise Hurstel, *Pères d'aujourd'hui, filles de demain, Les nouveaux visages de la relation père-fille*, 2004

Et son père le lui rend bien ! Rappelons-nous les descriptions de Balzac, capables de brosser tous les sentiments entre un père et une fille, depuis le père d'Eugénie Grandet – extrêmement sévère envers elle, il la condamne à rester au pain et à l'eau dans sa chambre, mais il vient tous les jours la surprendre à sa fenêtre, au moment où elle se peigne, pour contempler sa chevelure – jusqu'au Père Goriot, victime, à en mourir, d'un amour tout puissant envers ses deux filles. Citons aussi l'histoire de Peau d'Âne, éperdue d'amour pour le Roi, son père. Soulignons pourtant que ce lien privilégié est récent. Même chez les humanistes, on espère que l'enfant sera un garçon. Pour autant, certains pères sont prêts à l'instruire, et à lui offrir d'autres lectures que les livres pieux, soucieux de voir en elle une future mère de famille bien formée. De cette nouvelle considération, généralisée depuis, les jeunes filles tireraient une affection plus profonde pour leur père ? Ne nous laissons pas abuser par les faux-semblants : ce lien de filiation apparemment privilégié est en réalité contaminé par ce que l'on a coutume d'appeler le lien sexué, celui qui met en relation la complémentarité des sexes. Dire qu'une petite fille préfère toujours son père, c'est faire l'erreur de sous-entendre que ce qui prime ici, c'est la différence sexuelle, par où la primauté de la relation intergénérationnelle père/fille, est abandonnée.

La raison majeure de ce glissement se retrouve dans l'enfance, à ce moment où la petite fille tombe amoureuse de son père,

vers 4 ou 5 ans. Elle doit en effet trouver un objet de sexe différent de celui de sa mère car, explique Christiane Olivier dans *Les Fils d'Oreste* (1994), « si le garçon aborde la vie par l'hétérosensualité, la fille rencontre à son arrivée l'homosensualité avec sa mère » et cela ne saurait lui convenir bien longtemps. La fille, aimée par sa mère pour ce qu'elle sera – ou ce qu'elle parviendra à être à sa place – et non pour ce qu'elle est à cet âge, découvre avec son père une autre forme d'amour, « qui ne s'appuie ni sur le faire, ni sur le dire, mais sur "l'être femme" de la petite fille ». Le père aime sa fille telle qu'elle est, dans sa différence. Pour peu que le père se prête au jeu de sa fille, la petite exprimera cette phrase caractéristique du complexe d'Œdipe : « Papa, je veux me marier avec toi ! » Mais c'est un rôle particulièrement important qu'il a à jouer à ce stade de l'évolution de sa fille et peut-être est-ce lorsque les pères parviennent à sortir leurs filles des « griffes » maternelle que celles-ci gardent un sentiment de reconnaissance éternelle envers eux. Voyons donc dans la façon dont cet épisode « amoureux » entre un père et une fille est « géré » la qualité du lien à venir entre eux.

Mais c'est parce que ce passage est particulièrement difficile à négocier que notre idée reçue doit être en partie réfutée. Le père idéal n'existe pas, aussi, peu de filles vivent correctement ce passage libérateur et identificateur, par où le modèle maternel peut s'éloigner et devenir moins prégnant dans leur vie. L'amour de leur père ne suffit pas et un certain nombre de facteurs peuvent manquer à la création d'un véritable attachement, au sens où l'enfant s'attache à sa mère par les soins qu'elle lui prodigue dès la naissance. Monique Brillon, psychologue québécoise, parle ainsi de ces pères qui ne savent pas aimer et des femmes qui en souffrent – c'est le titre de son ouvrage (Éditions de l'homme, 1998) – parce qu'ils ne connaissent pas bien l'importance de leur rôle et à quels niveaux ils interviennent dans la construction de l'identité de leur fille. Car il y a deux moments dans cette élaboration : « le premier aspect concerne l'identité comme personne. C'est la confiance en soi. ». Dans un deuxième temps, le père joue un rôle « davantage lié à l'identité sexuelle, au sentiment d'être une femme, d'être séduisante, d'être capable d'aimer et d'être aimée par un homme. » (cité dans *Pères d'aujourd'hui, filles de demain*, 2004)

Preuve de cette difficulté pour les pères de tenir au même niveau ces deux pôles éducatifs ? La « séparation » régulièrement ressentie par leurs filles devenues femmes, capables de mener d'un côté une brillante carrière professionnelle sans parvenir de l'autre à s'installer dans une vie sentimentale stable ou refusant justement de se lancer à corps perdu dans leur profession, pensant perdre ce faisant des opportunités de rencontres et de sécurisation amoureuse. D'où ces témoignages fréquents chez les psychanalystes de jeunes femmes ressentant fréquemment un vide intérieur, lié à l'estime de soi, « au sentiment de ne pas avoir de valeur et de ne pas être capable de réaliser des choses ». Que le père soit aimant et valorise la féminité de sa fille ne suffit pas. Qu'il investisse ses études, s'intéresse à ses projets d'avenir, à ses activités est important. Qu'il accepte d'être « désidéalisé » à la période de l'adolescence de la jeune fille est aussi une nécessité. Car un père idéal est un père fatal, estime Jean-Claude Liaudet, et il ne sera de toute façon jamais, aux yeux de sa fille, un père parfait. Le contraire serait d'ailleurs inquiétant, explique-t-il : « Une fille trouvant que son père est parfait resterait soumise à ses vues, sans esprit personnel, sans autonomie ; elle resterait enfermée dans l'amour de son père ».

Il n'y a donc pas de « fatalité » à la préférence père/fille, notamment lorsque le père accepte d'en passer par la désidéalisation nécessaire à la constitution de l'identité de sa fille, au moment de l'adolescence. C'est simplement, pourrions-nous conclure, si cette préférence se perpétue, le fruit d'atomes crochus et de correspondances entre les caractères forgés au fil du temps.

Fabrice Garau

Pour aller plus loin

Les Pères, Fabrice Garau, Le Cavalier Bleu (2005)
Telle fille, quel père ?, J.-C. Liaudet, L'Archipel (2002)
La Paternité, C. Castelain-Meunier, PUF (1997)

« L'art contemporain ? Mon fils de 5 ans en fait autant ! »

L'individualité de l'artiste est le noyau de l'œuvre, son principe organisateur ; si on le lui assigne, il perd toute valeur. Il faut qu'il peigne comme il sent : c'est le triomphe du Moi et du Plaisir.

Louis Cane, artiste de Support-Surface

Quand on ne comprend pas une œuvre, on a tendance à penser que l'artiste a manqué son but : nous donner à voir quelque chose de beau et d'intelligible. On pense bien sûr qu'il en serait incapable car il ne possèderait pas la technique nécessaire. Trop souvent, l'idée reste communément admise que les artistes contemporains ne savent plus dessiner, peindre ou manier un couteau de sculpteur.

« Eh bien, si c'est cela de l'art, moi aussi j'en ferais autant. Ça n'est pas plus évolué qu'un dessin d'enfant… » Voilà un refrain très souvent entendu dans les musées et expositions qui présentent de l'art abstrait ou des peintures « expressionnistes ». Soit des œuvres où la frontière entre abstraction et figuration se fait très ténue, où le dessin paraît maladroit, des œuvres enfin où la représentation est tellement limitée qu'elle semble simple, voire simpliste… Si on attend de l'artiste qu'il se contente d'appliquer les règles du dessin académique ou de maîtriser la technique du rendu de la chair, il y a de quoi être déçu !

Pour comprendre ce type d'expression artistique, il s'agit de saisir quelles ont été les intentions de l'auteur. Quand Picasso déforme le visage et le corps humains, c'est dans un esprit de révolte par rapport au portrait photographique. Il désire fuir la très forte réalité figurative de la photo, qui donne une image « aussi vraie que nature ». Il faut ajouter à cela qu'il ressent également le désir de ne plus utiliser les règles enseignées depuis des siècles dans les écoles d'art : la loi de la perspective, le respect du ton local (c'est-à-dire la couleur qui respecte la nature, le rosé d'une peau par exemple)… Il va se tourner vers une expression plus vive, libre et presque sauvage qui aboutit, en 1907, aux *Demoiselles d'Avignon*. Plus tard, dans les années d'après-guerre, il utilisera un style qui s'apparente aux dessins d'enfants mais qui n'en a le charme que dans l'aspect naïf et spontané. L'ensemble est extrêmement maîtrisé, tant Picasso domine sa technique avec maturité. Et c'est surtout d'une « enfance de l'art » dont il est question, car Picasso, qui très tôt a peint et a été reconnu comme un artiste de talent, s'est vu immédiatement projeté dans la cour des grands. En matière d'art, il s'est retrouvé adulte sans avoir eu réellement d'enfance. Aussi, cette confrontation à l'enfance est-elle certainement une recherche de sa propre jeunesse. Il traque la fraîcheur et l'innocence qui sont le propre du monde enfantin. Sans doute est-ce cette quête qui lui a permis de conserver son acuité formidable, l'extrême jeunesse de son regard ! Cependant, s'il est question de vision enfantine, en aucun cas il ne saurait être question d'infantilisme…

Picasso dans ce domaine est certainement un précurseur, mais il n'est pas le seul à laisser parler en lui l'enfant et le primitif. Dubuffet lance dans le même temps (1945) la notion d'art brut. Il propose de laisser la parole aux gens que la civilisation n'a pas « déformés » : les enfants, les fous… et qui expriment de façon très personnelle leur vision du monde. « J'aimais les peintures que font les enfants, j'étais dans le sentiment que des peintures faites rapidement et sans effort peuvent être plus efficaces, voire davantage, que des tableaux produits dans le circuit culturel. » Puisqu'il en veut à « l'asphyxiante culture » qui annihile la spontanéité et la beauté du geste, il privilégie l'expression sauvage et libre.
À sa suite, Cobra, groupe d'artistes nordiques actif dans les années 1950, trouve dans l'orientation expressionniste de la peinture ce besoin de laisser s'exprimer la voix de l'enfance sur la toile. À la même époque, Jackson Pollock réalise aux États-Unis des *dripping*, où, sur de grandes toiles posées à même le sol, il laisse dans de grands gestes très libres s'égoutter un pinceau, ou couler de la peinture d'une boîte de conserve percée d'un trou. Il en résulte ce que l'on appelle l'« expressionnisme abstrait » ou plus précisément l'*Action Painting*.

On le sent nettement, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, les artistes éprouvent le besoin d'extérioriser leur angoisse et de se retrouver, se reconnaître, voire se rassurer dans une pratique qui leur rappellera l'enfance. Ces œuvres ne proposent plus de sens de lecture et la question de la représentation s'y pose différemment. C'est une peinture faite de matière, où l'accident est exploité, où le va-et-vient du doute et de la décision reste visible. « Les accidents font partie du réel. Comme le reste. Pourquoi pas ? Ce n'est pas à refuser. Et même, vous les refuseriez qu'ils vous arriveraient en pleine figure… De toute façon l'accident en peinture est moins dangereux qu'en voiture » dit Alechinsky. Dubuffet incite ainsi les artistes à « respecter les impulsions, les spontanéités ancestrales de la main de l'homme lorsqu'elle trace des signes. On doit sentir l'homme et les faiblesses et les maladresses de l'homme dans tous les détails du tableau. »
Il est certainement déroutant d'examiner ce type de peinture : gestuelle, expressionniste, impétueuse et libre. Elle paraît plus proche du gribouillis que de la composition classique recherchant l'harmonie. Ici, c'est la domination du chaos, le *no man's land* entre figuration et abstraction ; la couleur s'exprime librement, elle domine le dessin qui n'a plus sa place parmi les coulures, les traces de frottage ou de raclement. Les formes surgissent, méconnaissables, dans un enchevêtrement de teintes vibrantes et criardes ou disparaissent sous une épaisseur de matière. Le geste de l'artiste se fait sentir, son corps laisse des traces de sa présence. L'artiste intègre à sa peinture l'écriture, le signe d'une main guidée par l'imprécision du souvenir, enfoui et tenace, des jours anciens. « Par ces grandes formes qui s'évaporent, s'égarent ou s'étalent en larges plages, je tâchais de fixer le dynamisme et la

constance des forces qui créent la matière, la lumière, l'esprit, sujet qui m'a toujours passionné » dit Hans Hartung.

Introduire le hasard, l'accident, le ratage, la coulure, mais aussi l'éphémère et même pourquoi pas le kitsch dans la création, c'est s'opposer à l'idée d'une parfaite maîtrise de la technique, du savoir-faire, du self-control de l'artiste, c'est accepter de ne plus chercher à atteindre la perfection mais de laisser plutôt s'exprimer l'intuition. C'est croire dans le pouvoir de la découverte de la beauté ou de la poésie, c'est désirer s'étonner de tout, avoir encore la capacité de s'extasier, comme le fait un enfant. Est-il besoin de comprendre un poème pour l'apprécier ? Ne nous séduit-il pas plus par son rythme, sa musicalité ou son pouvoir d'évocation que par sa structure, son vocabulaire recherché et le sens de ses mots ? La peinture peut aussi exprimer une vision poétique.

Isabelle de Maison Rouge

Pour aller plus loin

L'Art contemporain, (2e ed), I. de Maison Rouge, Le Cavalier Bleu (2007)
L'Art contemporain, mode d'emploi, E. Couturier, Filipacchi (2004)
Le Nouveau Dictionnaire des artistes contemporains, P. Le Thorel-Daviot, Larousse (2004)

Sciences & Nouvelles technogies

« La Terre est menacée par la chute d'une énorme météorite. »

Quand il ouvrit les contrevents,
Il n'aperçut qu'une nuit lente
Le parapluie du grand savant
Était plein d'étoiles filantes

Maurice Fombeure, *À dos d'oiseau*, 1971

Les météorites sont les cailloux du système solaire. Du grain de sable microscopique au bloc de rocher de plusieurs milliers de tonnes, elles sont de toutes tailles. Elles sont les restes des matériaux qui ont formé le système solaire. L'arrivée dans l'atmosphère des plus petites météorites, celles qu'on appelle les étoiles filantes, est accompagnée d'un bref trait de lumière très blanche. Ainsi chaque année, durant les nuits proches du 12 août, les étoiles filantes sont particulièrement nombreuses. Chacune ne pèse que quelques dixièmes de grammes et ne présente aucun danger : elles sont brûlées avant d'atteindre le sol. Toutefois, leur trace lumineuse n'est pas due à cette combustion, mais à un phénomène d'ionisation des atomes de l'atmosphère terrestre. Les pluies d'étoiles filantes se produisent lorsque la terre, lors de son périple autour du soleil, croise un essaim de météorites (les pluies d'étoiles filantes sont souvent les restes d'une comète qui a explosé). Celle de la mi-août est connue depuis le IXe siècle ! Chaque étoile filante semble venir de la constellation de Persée, d'où leur nom de Perséides. En réalité, elles suivent toutes des trajectoires parallèles, mais, par un effet de perspective, dû au fait que, à cette époque, la terre fonce vers Persée, les Perséides semblent venir d'un foyer unique, comme les étincelles d'un feu d'artifice. Signalons qu'on a longtemps utilisé indifféremment les termes de météore et de météorite ; aujourd'hui, on réserve le terme météorite à ces objets venus du système solaire jusqu'à nous et le terme de météore aux phénomènes sonores et lumineux qui accompagnent l'entrée des météorites dans l'atmosphère terrestre. On réserve le terme bolide aux météorites de grosses tailles. En effet, toutes les météorites ne sont pas de simples grains de sable. Ainsi en juillet 1908, en Sibérie centrale, un bolide d'environ 40 000 tonnes a dévasté la forêt sibérienne sur 60 kilomètres de diamètre. On a trouvé à la surface du globe terrestre une dizaine de cratères d'origine météoritique :



À qui appartiennent les météorites ?

À ceux qui les trouvent, comme en témoigne ce récit de la fin du XIXe siècle dû à un certain M. A. Lacroix.

« Le 12 juin 1895, je me rendis au château de Grammont où m'attendait François Douillard, le cultivateur près de qui eut lieu la chute de la météorite, cinquante-quatre ans avant, et qui en fut le premier possesseur. Douillard, âgé de soixante-dix-sept ans, au moment où je le vis, est un homme de petite taille, plein de santé et alerte. Il me raconta qu'étant encore au travail une heure après le coucher du soleil, il entendit, arrivant avec une vitesse extraordinaire, de la direction de Legé, c'est-à-dire de l'ouest, un sifflement effrayant suivi d'une formidable explosion et d'une chute qui se produisit à 100 mètres ou 150 mètres de lui. [...] Elle avait touché terre dans le fond d'un sillon, séparant deux planches de vignes, appartenant l'une à Mme Guichet, de la Bernardière, l'autre, à M. Vollard, de Legé, et gisait près d'un trou de 0,30 m de profondeur, qu'elle avait creusé dans sa chute, mais dont elle était ressortie. François Douillard emporta la météorite qui lui avait causé une si grande frayeur, et la vendit au docteur Mercier, propriétaire du château de Grammont. [...]

Des contestations ne tardèrent pas à s'élever au sujet de la propriété de la météorite acquise par M. Mercier. M. Vollard et Mme Guichet revendiquèrent leurs droits sur ce bolide qui, par hasard, avait touché dans sa chute, la ligne limite de leurs propriétés respectives. Leurs négociations n'ayant pas abouti, ils résolurent d'en appeler en justice et ce fut M. Vollard qui intenta à M. Mercier, un procès dont le jugement fut rendu par le Tribunal de la Roche-sur-Yon (à cette époque Bourbon-Vendée).

Considérant qu'à la vérité on doit reconnaître que les pierres des carrières ou autres qui se trouvent dans un champ en sont l'accessoire, parce que ces pierres, faisant partie intégrante de notre globe, avec lequel et pour lequel elles ont été créées dès le principe, font aussi, par voie de conséquence, partie des champs sur lesquels elles ont été placées : mais qu'on ne peut en dire autant de l'aérolithe, qui est d'une nature toute différente et étrangère à la terre, où elle n'est arrivée que par suite d'un accident qui l'a précipitée du lieu de son origine ; que cet aérolithe ne s'identifie pas plus avec le terrain sur lequel elle est tombée que ne le ferait une montre ou tout autre objet précieux ou non d'un voyageur y aurait perdu, et jamais personne n'a prétendu qu'un objet de cette nature fût uni par voie d'accession au champ sur lequel il a été trouvé [...] Considérant en effet qu'il est impossible d'assimiler raisonnablement à une violation de domicile, ou à l'introduction clandestine dans la maison d'un citoyen, l'action, fort innocente en elle-même, d'entrer dans un de ces champs non clos, et en dehors de son habitation, tant qu'il n'a point manifesté l'intention de s'y opposer. Par ces motifs, le Tribunal déclare la demande de Vollard mal fondée. »

Où que vous trouviez une météorite, elle est à vous !

l'érosion les fait disparaître assez rapidement. Le plus célèbre est le Meteor Crater, aux États-Unis, dans le désert de l'Arizona, découvert en 1871. C'est une grande cuvette de plus d'un kilomètre de diamètre et de 175 mètres de profondeur. Ses flancs sont déjà ravinés et couverts d'éboulis, le talus qui cerne le cratère s'élève d'une cinquantaine de mètres au-dessus du plateau du Colorado. Des fragments de météorites ont été découverts aux alentours, mais le noyau responsable du cratère devrait être enfoui à plus de 300 mètres ; jusqu'à ce jour les sondages ne l'ont pas exhibé. Bien que l'origine météoritique de ce cratère fût un temps contesté, il paraît aujourd'hui certain qu'il a été creusé par la chute d'une météorite, de près de deux millions de tonnes, il y a entre 20 000 et 50 000 ans.

Quant à la théorie de la météorite géante entrée, il y a 65 millions d'années, en collision avec la terre, si elle est confortée par la forte concentration d'iridium, élément chimique ne pouvant provenir que de l'extérieur de la terre, mesurée dans les sédiments datés de la transition entre l'ère secondaire et l'ère tertiaire, et si le cratère d'impact est bien situé au Yucatan, en revanche la théorie de sa responsabilité de l'extinction des dinosaures qu'avancent certains astrophysiciens, est plus que douteuse.

Sibérie centrale, désert de l'Arizona, heureusement, sont des lieux peu habités, comme est peu habitée la plus grande partie du globe terrestre (les océans en couvrent les deux tiers). Il reste que le risque de la chute d'une énorme météorite sur une grande ville existe, et l'on peut se poser la question de savoir ce qui se serait passé si, il y a une dizaine d'années, la comète Shoemaker-Levy, s'était écrasée sur terre plutôt que sur Jupiter. Depuis quelques années, des programmes d'observations, comme celui du Massachussets Institute of Technology (M.I.T.), montrent par exemple que l'objet, catalogué WO107, découvert en l'an 2000, passera au tiers de la distance Terre-Lune, le 1er décembre 2140, ce qui nous laisse le temps d'agir. On peut imaginer un système analogue aux systèmes militaires de missiles antimissiles, ce que ne manque pas de souligner le lobby militaire américain !

Jean-Pierre Verdet

Pour aller plus loin

L'Univers, J.-P. Verdet, Le Cavalier Bleu (2004)
Les Trois Étapes de la cosmologie, J. Merleau-Ponty & B. Morando, Laffont (1971)
Patience dans l'azur, H. Reeves, coll. Points Science, Seuil (1981, 1988)

« Les hommes et les femmes n'ont pas la même intelligence. »

Nous affirmons ce qui suit : au point de vue intellectuel pur, l'homme dépasse considérablement la femme par son imagination créatrice, sa faculté de combiner et de découvrir, ainsi que par son esprit critique.

Auguste Forel, *La Question sexuelle*, 1905

X, le chromosome de l'intelligence? Les chromosomes qui définissent le sexe sont XX chez la femme et XY chez l'homme. Au cours des dernières années, de nombreuses mutations affectant l'X ont été reconnues responsables de formes de retard mental. Une hypothèse envisagée est qu'il y aurait des gènes plus importants (ou plus nombreux) pour le développement cérébral sur le chromosome X. De fait, le chromosome Y est trois fois plus petit que l'X et ne code que pour 27 protéines, alors que le chromosome X fabrique 1 500 protéines. Ce chromosome étant double chez la femme, les gènes pourraient augmenter encore la production des protéines. Il y a bien un mécanisme de compensation qui inactive l'un des deux chromosomes X mais le choix du sacrifice varie d'une cellule à l'autre, et le mécanisme d'inactivation n'est pas absolu, ce qui fait que certains gènes expriment réellement des doses plus élevées de certaines protéines chez la femme. Dans des cultures de cerveaux de rats, on a pu observer que les cellules XX produisent plus de dopamine que les XY, et l'on sait l'importance de cette protéine pour certains aspects du contrôle émotionnel et cognitif.

Les hommes et les femmes ont-ils réellement des aptitudes cérébrales différentes?

Depuis le XIXe siècle, on sait que le cerveau de la femme est plus petit que celui de l'homme. Les grandes études récentes ont confirmé une différence moyenne de poids de 10%, après correction de la taille et du poids corporels. Il n'existe aucune explication. Mais il faut rappeler que les neurones ne constituent que la moitié des cellules du cerveau, le reste de la masse étant des cellules gliales et des lipides, qui pourraient expliquer la plus grande part de la différence.
Cette différence de taille du cerveau ne s'accompagne pas de différences de l'intelligence lorsqu'elle est appréciée par la mesure globale du QI (quotient intellectuel). Néanmoins, des différences au niveau des performances ont été démontrées pour certaines tâches.

En moyenne, les hommes sont plus habiles dans certaines activités où intervient la représentation spatiale des objets et des mouvements. Ils parviennent mieux à faire tourner l'image mentale des objets. Ils sont meilleurs pour effectuer des manipulations mentales : par exemple, lorsqu'on fait un trou dans une feuille pliée, les hommes prévoient mieux où se trouveront les trous une fois la feuille dépliée. Les hommes retrouvent mieux une forme simple dissimulée dans une figure complexe. Ils réussissent mieux à guider ou intercepter des projectiles, sont meilleurs aux jeux des fléchettes.
En revanche, les femmes sont plus habiles dans les tâches où intervient la rapidité de perception des indices et des correspondances. Ainsi, elles identifient rapidement des objets identiques pour les apparier. Elles se souviennent bien si on a déplacé un ou plusieurs objets. Elles trouvent plus facilement des mots qui commencent par une lettre donnée et dénomment mieux les teintes des couleurs. Enfin, elles effectuent plus rapidement et avec plus de précision les tâches manuelles, par exemple placer des plots dans des trous de diverses formes.
Ces différences apparaissent bien dans les stratégies d'orientation. Les hommes apprennent mieux les itinéraires, la direction générale et s'orientent mieux par rapport aux points cardinaux, comme s'ils voyaient leur chemin « d'en haut ».
Les femmes se souviennent mieux des points de repère et de l'ordre de leur succession, de leur situation les uns par rapport aux autres. Une fois le chemin appris, elles se souviennent mieux des détails, des panneaux indicateurs.
Les différences hommes-femmes apparaissent aussi dans les tâches abstraites, c'est-à-dire celles où interviennent des informations codées : chiffres et relations, ordre et quantité. Les hommes sont meilleurs aux tests de raisonnement mathématique. Les femmes réussissent mieux les calculs arithmétiques.

Organisation différente des fonctions dans le cerveau?

On connaît la supériorité de l'hémisphère gauche, chez l'homme comme chez la femme, pour le langage. Or on s'est aperçu qu'en cas de lésion hémisphérique gauche, les hommes sont davantage atteints d'aphasie : certains en avaient conclu que le langage dépendait moins de l'hémisphère gauche chez la femme, que le langage y était mieux réparti entre les deux hémisphères. Or, dans les années 1980, Doreen Kimura, de Londres, a trouvé que la différence peut s'expliquer par une organisation sexuée du langage dans l'hémisphère gauche. En cas de lésions antérieures, les femmes font plus souvent une aphasie, tandis que dans les lésions postérieures, ce sont les hommes qui sont plus souvent aphasiques. Comme les lésions postérieures sont les plus fréquentes, les femmes semblent relativement protégées. L'hémisphère gauche étant aussi dominant pour les gestes symboliques de la main, les apraxies (difficultés à sélectionner les mouvements de mains) sont plus fréquentes en cas de lésion hémisphérique gauche. Doreen Kimura a retrouvé la même asymétrie que pour le langage, à savoir que les femmes sont plus souvent apraxiques en cas de lésion antérieure, et les hommes en cas de lésion postérieure. En résumé, l'hémisphère gauche commande la coordination des mouvements vocaux et manuels sur lesquels repose la communication humaine. Ces systèmes de sélection motrice sont localisés dans le cerveau antérieur chez la femme, postérieur chez l'homme.

Chez la femme, la proximité du système de sélection moteur antérieur (ou système praxique) et du cortex moteur placé juste derrière, favoriserait l'habileté lors des tâches de précision. En revanche, l'habileté motrice masculine concerne surtout la précision de visée ou l'orientation dans l'espace, facultés motrices qui gagnent sans doute à être traitées dans la région postérieure du cerveau, où arrivent aussi les informations visuelles.

Pression sélective différente ?

Ces aptitudes différentes font entrevoir le principe général de l'organisation cérébrale. Quand nous faisons un geste, nous ne faisons pas appel à une idée ou à un concept abstrait. Notre réponse motrice dépend des aires spécialisées avec lesquelles l'aire motrice a établi des connexions privilégiées au cours de l'évolution.
D'après l'étude des crânes fossiles, le cerveau humain actuel doit ressembler à celui de nos ancêtres d'il y a 50 000 ans. Au cours des dizaines de milliers d'années, où leurs caractéristiques cérébrales ont évolué, les hommes et les femmes ont vécu en petits groupes de chasseurs-cueilleurs. La division des tâches y était marquée : les hommes devaient chasser le gros gibier et défendre le groupe contre les prédateurs et les ennemis, à l'aide des armes qu'ils fabriquaient. Les femmes cherchaient la nourriture à proximité des campements, assuraient l'intendance, préparaient les repas et les vêtements, et s'occupaient des enfants. Ces spécialisations ont exercé des pressions sélectives différentes chez les hommes et les femmes. Pour effectuer de longs trajets, les hommes devaient avoir de bonnes capacités d'orientation et pour chasser, ils devaient également savoir viser avec précision. Les femmes, qui ne se déplaçaient que dans des zones limitées, utilisaient des repères topographiques précis. Leur capacité motrice devait être précise, dans un espace limité. Elles devaient avoir une bonne perception des petits changements de l'environnement, ainsi que de l'apparence et du comportement de leurs enfants.
Ces différences se retrouvent encore aujourd'hui dans les préférences professionnelles. Il y a plus d'hommes dans les activités et les professions où interviennent l'orientation spatiale et le raisonnement mathématique (ingénieur ou physicien par exemple). En revanche, les femmes sont de plus en plus nombreuses dans les professions biologiques et médicales, où les facultés de précision et de perception sont essentielles.

Et le rôle des hormones ?

L'ensemble des études montrent que les cerveaux masculins et féminins semblent s'organiser différemment dès le début de la vie. Il est de plus en plus établi que les hormones sexuelles commandent cette différenciation au cours du développement, de même qu'elles structurent les comportements reproducteurs au niveau de l'hypothalamus. L'influence hormonale module le comportement cognitif tout au long de la vie. Des différences de mode d'activation cérébrale ont été démontrées par des techniques d'imagerie (IRMF : imagerie par résonance magnétique fonctionnelle ; TEP : tomographie à émission de positons), qui révèlent, pour une même tâche, le recrutement d'un plus grand territoire chez les femmes que chez les hommes. Ces différences semblent liées à l'environnement hormonal. Ainsi, T. Dietrich et ses collaborateurs ont comparé les modes d'activation cérébrale entre femmes ayant un taux élevé (milieu du cycle ovarien) ou bas (menstruations) d'œstrogènes. Dans trois tâches (complétion de racines de mots, rotation mentale et tâches motrices simples), des augmentations significatives de l'étendue d'activation ont été observées chez les femmes au moment où le taux d'œstrogènes était élevé.
Valérie Shute en 1983 puis Doreen Kimura en 1984, ont mesuré les androgènes chez des étudiants, respectivement dans des tâches d'orientation spatiale et dans des tests de raisonnement mathématique. Les hommes dont la concentration en testostérone est basse ont des performances supérieures à ceux dont la concentration est élevée, tandis que pour les femmes, le classement est inversé. Cela prouve que les capacités mathématiques ont un fondement biologique indépendant de l'environnement extérieur.

Jean-Jacques Feldmeyer

Pour aller plus loin

Le Cerveau, J.-J. Feldmeyer, Le Cavalier Bleu (2007)
Les Intelligences multiples, H. Gardner, Retz (1996, 2004)
Le Cerveau intime, M. Jeannerod, Odile Jacob (2002)

« Les Francs-Maçons ont des secrets initiatiques. »

La discipline du silence portait les anciens Maçons à laisser sans réplique les calomnies dont ils étaient l'objet.

Oswald Wirth, *La Franc-Maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes*

Le bon sens veut que, de deux choses l'une : les Maçons aient des secrets ou n'en aient pas. De deux choses l'une ? Les choses ne sont pas si simples. Si la vérité était : les Maçons ont et n'ont pas de secrets ? Cette façon d'appréhender toute réalité dans ses contradictions constitue un aspect essentiel de la démarche maçonnique.

Première proposition : les Maçons ont un secret qu'ils partagent avec d'autres milliers d'hommes, celui de pratiquer des initiations. Le mot vient du verbe latin *initiare* qui signifie « commencer », entreprendre un voyage intérieur ou extérieur comportant des péripéties, des obstacles à franchir. Depuis la nuit des temps, les hommes pratiquent des initiations. Comme dans les contes qui en sont peut-être le souvenir, ces initiations comportent toujours trois phases : séparation – temps des épreuves – intégration.
Ce type de cérémonies se retrouve dans les sociétés traditionnelles. En Afrique de l'Ouest, les jeunes de la population bambara sont conduits dans le Bois sacré, subissent diverses épreuves et reçoivent une instruction dispensée par les Anciens pour être intégrés finalement à la communauté. La confrérie du Komo, non maçonnique, réservée aux seuls adultes, exige un long parcours initiatique. Il existe aussi des initiations professionnelles, telles celles pratiquées en Europe dans le Compagnonnage, qui évoquent l'initiation maçonnique.
Il convient de distinguer les initiations régressives des initiations progressives. Les premières comportant des mutilations sexuelles ou l'adhésion obligatoire à un dogme, mutilent le corps ou l'esprit de l'initié, l'emprisonnent dans sa communauté. Les secondes respectent sa liberté, lui apportent un « plus », l'ouvrent sur le monde. C'est le cas des initiations compagnonniques. L'initiation maçonnique appartient à cette deuxième catégorie. Son projet est de former des hommes et des femmes sans les conformer. C'est pourquoi, à l'instar des vieux métiers, l'initié est successivement Apprenti, Compagnon et Maître et doit réaliser un travail écrit (une planche) pour accéder à chaque degré supérieur. Le sujet peut être philosophique, symbolique ou social selon les Loges. On peut demander, par exemple, à l'auteur du travail de s'interroger sur le sens du mot « vérité », de traiter le thème de l'exclusion dans la cité, ou encore d'indiquer quelles réflexions personnelles lui évoque le symbole de l'équerre.

Réception d'une profane dans une Loge d'adoption au XVIIIe siècle



À chaque degré, le Maçon est initié à un nouveau « secret » qui lui permettra d'avancer dans l'apprentissage maçonnique. Au premier degré, le candidat reçoit le tablier d'apprenti et une explication des principaux symboles maçonniques. Il jure également de ne pas révéler les secrets maçonniques. Au second degré, on propose parfois au compagnon de réfléchir aux sept arts libéraux (la grammaire, la rhétorique, l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie). Au troisième degré, le Maçon devenu maître est initié à la légende fondatrice d'Hiram, architecte du temple de Salomon et au symbole de la renaissance. La Franc-Maçonnerie se présente comme une échelle montant au ciel dont chaque barreau permet de s'élever dans la connaissance.
Toutes les obédiences, avec des variantes dans la formulation, ont le même dessein : rechercher constamment et sans limite la vérité et la justice et, par le « virement d'être » que doit produire insensiblement la fréquen-

tation de la loge, rayonner dans le monde profane.
Cette expérience, existentielle par nature, est incommunicable. Elle modifie progressivement le comportement du Maçon, l'engage à récuser les fausses oppositions, à concilier dans une synthèse supérieure les contraires, à conjuguer tradition et progrès. Enseignant, militaire, employeur ou salarié, il n'agit plus de la même façon dans la vie quotidienne, abandonne les tics mentaux qui pouvaient lui faire considérer les élèves, les civils, les employés, etc. comme des adversaires. À l'écoute d'autrui, voyant les choses de plus haut, il cherche à élaborer des stratégies positives et à changer, pour l'améliorer, la vie de ses semblables. Comme le souligne Daniel Béresniak dans *L'Esprit des bâtisseurs* et le droit au bonheur : « Le Maçon est celui qui aménage la réalité et la rend habitable ».
Deuxième proposition : les Francs-Maçons n'ont pas de secrets. Dans cette mutation qui s'accomplit au fil des ans réside tout le secret initiatique. Mais est-ce un secret ? Certains Maçons, par souci rationaliste, rejettent le terme d'initiation qu'ils trouvent trop mystérieux pour lui préférer celui de « réception », employé dans les Loges opératives anciennes et, peut-être, dans certaines des premières Loges spéculatives. Les Maçons n'ont effectivement rien à cacher.
L'initiation est une expérience universelle. Bien que les cérémonies d'initiation soient toujours pratiquées par un groupe, chaque initié vit ce passage du monde profane au monde « sacré » avec sa propre sensibilité. La renaissance symbolique à laquelle il est appelé ne peut être ressentie que par lui-même. Compte tenu de sa nature profonde, une telle expérience ne se raconte pas, elle se vit. Elle est, à proprement parler, impartageable. Au demeurant, cette aventure que l'on appelle l'initiation maçonnique est à la fois singulière et collective. Collective, puisque le Maçon est appelé à travailler avec ses Frères et ses Sœurs pour s'améliorer, mais aussi individuelle puisqu'il s'agit d'apprendre à penser par soi-même et à maîtriser ses sentiments et émotions pour s'élever.
Enfin, dans la légende fondatrice de la Franc-Maçonnerie, la construction du Temple reste inachevée à la suite du meurtre de son Architecte Hiram et le « secret de construction » qu'il détenait, et que les mauvais Compagnons ont tenté de lui dérober, a disparu : « La parole, disent les initiés, est perdue… » La quête maçonnique est de la retrouver… ce qui peut signifier, parmi d'autres interprétations possibles que l'Humanité est à la recherche d'elle-même et qu'il s'agit de nous harmoniser et de progresser. Cette parole – le mot varie selon les rites et les obédiences – est généralement proposée au 18e degré.
Tout le reste, les « secrets » : mots de semestre, mots sacrés, signes de reconnaissance et attouchements ne sont que des secrets de polichinelle.

Jean Moreau

Pour aller plus loin

Les Francs-Maçons, J. Moreau, Le Cavalier bleu (2001)
La Réalité maçonnique, J. Verdun, Flammarion (2000)
Voyage aux sources de l'initiation, J. Trescases, Éditions aVs

« Les hommes ont plus de besoins sexuels que les femmes. »

Il y a une journée de la femme mais 365 de l'homme !

Anonyme contemporain

Il est fréquent de dire que la sexualité masculine est plus impérieuse que celle des femmes. De fait, nous connaissons mieux aujourd'hui les pratiques sexuelles des uns et des autres, ainsi que celles des couples, principalement depuis Kinsey. Ce professeur d'entomologie nord-américain a été le premier à ouvrir la voie et à bousculer les idées reçues en observant, selon une méthodologie véritablement scientifique, les comportements sexuels non plus des insectes mais bien des humains. Ce qui lui valut la « une » du *Time* en 1953 pour ses deux
rapports, celui de 1948 sur la sexualité des hommes, et celui de 1953 sur celle des femmes. Et il est vrai que le destin physiologique des hommes les a dotés d'une génitalité à la fois plus pulsionnelle, plus externe, plus réactive à l'excitation, plus facilement apte à la jouissance et globalement moins vulnérable que celle des femmes. Si l'on devait mettre en normes chiffrées la sexualité masculine, les données les plus probantes seraient celles qui imposent une différence marquée avec la sexualité féminine. Certaines études montrent par exemple que les hommes pensent 284 % de fois plus souvent à la sexualité que les femmes (Laumann, 1994), qu'ils se masturbent 351 % davantage qu'elles (Laumann, 1994), et qu'ils prennent l'initiative de la relation sexuelle à peu près 200 % plus souvent (O'Sullivan, Byers, 1992). Ils souhaiteraient avoir davantage de partenaires 1 400 % plus souvent que les femmes (Mac Cabe, 1987), et recherchent la performance deux fois plus souvent qu'elles (Colson, 2006), tout en avouant être excités par un film érotique trois fois plus facilement (Colson, 2006).

C'est pour cela qu'il est classique d'opposer le fort appétit masculin à celui, plus délicat, des femmes, souvent pris en défaut. Les troubles du désir sont fréquents chez les femmes, en particulier dans la tranche d'âge des 35-45 ans, où on les estime à 46 % (Colson, Ipsos santé 2006). C'est l'âge où la plupart d'entre elles ont à faire leurs preuves sur le plan professionnel, tout en élevant des enfants encore en bas âge, sans pour autant renoncer à continuer à tenir leur maison ou

à remplir des tâches domestiques. Ce cumul de rôles finit par être épuisant, et les jeunes femmes ont souvent tendance à vivre la sexualité comme une tâche supplémentaire en fin de journée, à laquelle autant éviter de se prêter pour maintenir un rythme déjà difficile. Les hommes ont, en général, beaucoup de mal à accepter cette mise en sommeil provisoire, et développent en réaction des comportements qui ont souvent tendance à aggraver la difficulté. La frustration et le sentiment de rejet ouvertement exprimés par une insistance masculine malvenue, un agacement voire des colères, bien que compréhensibles, ont tendance à bloquer un peu plus la situation. La jeune femme qui se sent harcelée par la demande sexuelle trop pressante de son partenaire va se replier sur elle-même et fuir progressivement le moindre contact, se refusant souvent même à un simple geste de tendresse qui pourrait induire le désir de l'autre. À l'extrême, l'aversion sexuelle, dans laquelle le moindre contact physique est impossible, est souvent la résultante d'une situation de couple installée par l'incompréhension masculine d'une difficulté de désir féminin passagère.

Parfois aussi le désir faible d'une femme peut être lié à une histoire personnelle difficile, une violence parentale, des antécédents de traumatismes psychiques ou sexuels. Il faut savoir que les abus sexuels sont moins rares qu'on ne le pense généralement, et qu'ils ne concernent pas seulement les milieux défavorisés. Tous les enfants sont exposés, les filles davantage que les garçons, et deux fois sur trois, l'abuseur fait partie de la famille ou de l'entourage proche. Et la nature de l'abus a peu d'influence sur les conséquences à venir du futur adulte. Qu'il y ait eu pénétration ou pas, c'est l'intention qui fait la gravité de l'acte.

Le temps qui passe n'efface rien, et les conséquences à l'âge adulte ne seront jamais nulles. À titre d'exemple, dans une étude publiée dans le très officiel *Lancet*, et portant sur 4729 femmes d'Europe du Nord consultant en gynécologie, 27 % d'entre elles avouaient avoir subi un abus sexuel, et 7 % parmi elles disaient avoir été violées avant l'âge de 8 ans (Wijma, 203). Les répercussions à long terme d'un traumatisme sexuel sont majeures, les états dépressifs, les troubles de l'identité et le suicide restant les plus fréquentes, tandis que les somatisations anxieuses sont quasi systématiques. Au niveau sexuel, on constate un choix homosexuel plus fréquent des anciens enfants abusés des deux sexes, et des troubles du désir majeur (66 % selon Rind, et Tomowitch, 1998).

Pour une femme qui a connu un traumatisme sexuel dans son enfance, le désir est la plupart du temps remplacé par le dégoût du sexe, la honte, la peur, la culpabilité… La demande du partenaire la confronte quotidiennement à un choix douloureux : céder ou refuser, redevenir victime ou ne jamais finir d'être coupable. Se sentir à nouveau victime en acceptant un rapport qu'elle ressent comme imposé, ou se sentir indéfiniment coupable en se refusant à un homme que l'on aime. Dans les deux cas, la sanction est d'être indéfiniment et toujours douloureusement écartelée entre deux réponses impossibles, face à un partenaire qui, en marquant son désir sexuel, rejoue inlassablement le rôle de l'abuseur et de l'agresseur, sans l'avoir véritablement voulu, parfois même sans s'en douter le moins du monde.

Un décalage de désir dans le couple peut avoir des origines moins dramatiques, et jouer un rôle d'indicateur d'une dysharmonie plus profonde entre partenaires. Il n'y a pas de différence de désir, de plaisir, de comportements qu'un sentiment amoureux

et un désir d'équilibre sexuel à deux ne permettent de combler, ne sachent compenser ni dépasser. Masters et Johnson disaient déjà en 1966 : « Il n'y a pas de dysfonction sexuelle sans dysfonction de couple. » La sexualité est bien souvent le terrain idéal, et souvent inconscient, où l'on règle ses comptes, où l'on signifie à l'autre son refus, sa réprobation, sa peur, sa colère ou sa frustration. Une sexualité difficile ou une différence de rythme posant problème entre partenaires signent bien souvent que l'on est davantage préoccupé par ses propres besoins, ou par la défense de son territoire personnel, que par la construction de son couple.

Mais il serait réducteur et caricatural de penser que les hommes sont toujours prêts à l'action sexuelle, et les femmes toujours en difficulté face à ce désir qu'elles ne partagent pas. Le sexe fort n'échappe pas, lui non plus, aux troubles du désir. Il faut dire, à la décharge des hommes, que l'évolution humaine les a sans relâche contraints à l'obligation d'une adaptation bien difficile. Pendant fort longtemps, la sexualité entre hommes et femmes s'était déroulée selon un rituel simple, se déroulant en deux phases successives. Il s'agissait dans un premier temps de courtiser longuement sa promise, puis, dans une deuxième séquence, l'homme, enfin autorisé à faire valoir ses droits, devait surtout faire la preuve de son érection en pénétrant brièvement sa partenaire, et si possible en la fécondant. Aucun critère de durée n'était admis pour lui, l'éjaculation précoce étant la preuve de sa bonne éducation, à une époque où le plaisir féminin n'était pas de mise avec son épouse. Pour Kinsey encore, dans son rapport de 1948, la norme masculine est l'éjaculation précoce, et 75 % des hommes interrogés disent éjaculer en moins de deux minutes. Ce comportement sexuel simplifié et sans grande contrepartie féminine permettait sûrement une large expression du désir masculin, seulement confronté à son propre plaisir. Les femmes, de leur côté, se prêtaient sans trop de réticence à un acte sexuel vite expédié et assez peu contraignant, sans se préoccuper d'un orgasme dont elles ne soupçonnaient souvent même pas l'existence. Les normes actuelles ont fait évoluer les comportements féminins et masculins, et en ont inversé les données. Il est aujourd'hui de bon ton d'abréger le comportement de cour, qui peut se réduire à l'essentiel d'un coup d'œil, ou de quelques mots signifiant son accord. En revanche, la relation sexuelle en elle-même doit être l'objet de tous les soins masculins, la jouissance féminine étant toujours aussi longue à obtenir, mais aujourd'hui devenue un préalable indispensable à une bonne harmonie sexuelle.

Les exigences culturelles actuelles ont donc singulièrement compliqué les rituels sexuels et les ont, bien entendu, fragilisés, pour les hommes en particulier. Il n'est donc pas rare de voir aujourd'hui des hommes en carence de désir venir consulter, accompagnés d'une partenaire en demande d'un rythme sexuel plus propice à des besoins renouvelés.

Certains hommes, trop préoccupés du plaisir de leur partenaire, sur lequel ils ont tendance à se focaliser, fragiliseront leur propre excitation et perdront leur érection en cours de route. Le sentiment d'échec, face à la non-jouissance de leur femme, son manque d'intérêt pour le sexe, la fragilisation de leur érection seront alors parfois responsables d'un évitement secondaire de la relation à deux, d'une perte progressive de motivation sexuelle. Ils peuvent aussi préférer à une relation sexuelle devenue trop compliquée ou trop peu gratifiante, une masturbation devant l'écran de l'ordinateur ou de la télé.

D'autres hommes auront une histoire personnelle émaillée d'expériences affectives malheureuses, ou un profil de fonctionnement psychologique de type défensif ou phobique, qui ne les prédisposent pas à l'abandon et à l'expérience émotionnelle, sensuelle et fusionnelle de la relation sexuelle, souvent ressentie comme épuisante ou dangereuse. C'est davantage dans le sport, les études, les bandes de copains ou un hobby solitaire qu'ils investiront leur libido et leur énergie.

D'autres hommes encore, souvent par peur de l'engagement, ont tendance à fonctionner de manière partielle avec les femmes de leur vie. Ils vivent leur sexualité loin de toute implication affective, avec des femmes de passage, et articulent leur affectivité autour d'une femme aimée qu'ils ne désirent pas, généralement mère de leurs enfants.

Il existe enfin des hommes souffrant de troubles hormonaux et d'hypoandrogénie (diminution des hormones sexuelles mâles). Ce trouble, compensable par l'apport d'hormones mâles diminue l'expression de la libido masculine et donc le désir sexuel.

Le désir sexuel est donc bien capricieux, au masculin tout autant qu'au féminin. Pour réussir son couple, il faut savoir quelquefois faire preuve de maturité, dépasser sa propre frustration de l'absence de satisfaction immédiate, pour mieux comprendre ce qui est en train de se jouer chez l'autre, et l'aider avec compréhension à dépasser ce cap. C'est le rôle joué par le ou la partenaire qui fera toute la différence entre une difficulté passagère vite résolue, ou une affection durable et invalidante pour le couple.

Marie-Hélène Colson

Pour aller plus loin

La Sexualité féminine, M.-H. Colson, Le Cavalier Bleu (2007)
Le Sexe et l'Amour, P. Brenot, Odile Jacob (2003)
Enquête sur la sexualité en France, N. Bajos & M. Bozon, La Découverte (2008)

Pour plus de renseignements :

Responsable commercial – contact libraires : Jean-François Delage
tél : 01 44 69 15 15 - port : 06 23 18 29 64
e-mail : j.francois.delage@lecavalierbleu.com

Responsable commercial – internet : Marie Potdevin
tél : 01 44 69 15 06
e-mail : marie.potdevin@lecavalierbleu.com

Contact Presse : Jean-Claude Berline
port : 06 07 50 51 77
e-mail : jberline@club-internet.fr

www.lecavalierbleu.com - contact@lecavalierbleu.com
Diffusion : Harmonia Mundi